

L'économie de la pratique de Laurent Perbos s'inscrit dans un registre de références populaires qui tendent à faire partager une certaine complicité entre oeuvre et public. Par le biais de la peinture, tout d'abord, l'artiste détourne puis replace des images dans leur champ initial de destination, revisitant les repères de nos réflexes conditionnés. Ainsi, il va même jusqu'à «collectionner» l'apparition de peintures au cinéma qu'il restitue sous la forme d'une vidéo. Aujourd'hui la peinture devient mutante, cherchant à dépasser l'objet tableau, entre monochromes et formes débordantes bien que structurées. Les peintures deviennent d'énormes cubes où l'on est tenté de s'asseoir ou encore d'escalader. Peut-on y voir un clin d'oeil à l'abstraction géométrique ainsi qu'aux incursions actuelles de l'art revisitant le design?

Comme le montrent ses réflexions autour de la peinture, la pratique de Laurent Perbos interroge la radicalité.

Comment peut-on avoir une réponse radicale avec le vocabulaire du quotidien ? Comment un artiste répond-il aux flux des images que véhicule le monde des fantasmes codifiés par des stratégies de compétition, de marketing ? Après avoir réintroduit des objets détournés par l'art dans le champ de la réalité, l'espace public par exemple, où l'usage pragmatique tente de reprendre le dessus, l'artiste s'emploie aujourd'hui à ouvrir ses interrogations. Si l'objet, pense-t-il, permet d'avoir une connivence avec ses contemporains, une fois l'utilisation détournée constatée, la proposition s'arrête d'elle-même. L'opération est simple et très efficace, mais tel un effet s'arrête dès son utilisation.

Pour lui, les effets sur des objets détournés ne sont plus à assumer aujourd'hui par l'artiste puisqu'ils sont très bien pris en charge par les infographistes, par exemple, qui maîtrisent parfaitement l'image. Laurent Perbos, au lieu de se focaliser sur un objet précis qui appelle une action et donc une réaction, préfère, au risque de perdre une certaine efficacité, laisser une prise au flou et à l'indéterminé.

Formes abstraites en même temps que représentation d'objets.

La pièce charnière de cette nouvelle approche de la forme, s'éloignant ainsi de l'objet et plus proche de la sculpture, est un travail sur une série de plusieurs formes, plus ou moins grosses, en plâtre résiné de 1,20 x 40 cm, oblongues, lisses et colorées qui laissent le champ libre à toutes les interrogations. Le titre en est «car en sac». Si le visiteur lit le titre sur le cartel, il n'a plus aucune chance de pouvoir s'interroger sur ces sculptures.

En revanche, s'il regarde la sculpture avant de se précipiter pour voir le titre, toutes les cogitations deviennent possibles. Le problème reste ouvert et sans solution toute faite. Mais il n'y a pas deux chances d'avoir une première impression. Une fois le titre

connu, le déterminant vient se coller sur l'identifiant, la solution au problème, sans espoir de retour à une certaine naïveté.

Topographie déplacée.

Ainsi, dans ses dernières pièces, même si l'on peut retrouver des vestiges d'anciens processus formels, par exemple une déclinaison de la table de ping-pong ou du terrain de tennis, la forme s'ouvre sur un paysage qui détermine une sorte de vallon composé de plaques de contreplaqué montées sur des piètements de bois et recouvertes d'un matériau légèrement velu, un flocage rose qui vient unifier l'ensemble. Le regard peut se promener sur les courbes de niveaux. Cette topographie va des pieds du visiteur jusqu'à la hauteur des yeux. Pour l'artiste, c'est le dessus de la structure qui est à la base de la proposition. Cette topographie n'est ni une maquette avec une échelle précise, ni une représentation d'un espace, c'est vraiment un espace qui est déplacé. Un espace de 4 x 4m qui peut représenter à la fois une vague ou une colline.

Pour construire cette pièce, l'artiste s'est projeté mentalement en face d'un vallon avec ses différentes courbes inverses et une césure donnée par les contraintes du matériau qu'il a intégré, rajoutant ainsi un élément énigmatique.

Ces trois nouvelles propositions émanent d'une cogitation où le travail d'atelier et le travail de présentation dans le lieu d'exposition se mêlent de façon dialectique afin de recentrer la pratique de Laurent Perbos sur des réflexions davantage d'ordre artistique que de celles de la communication.

Lise Guéhenneux, 2006

L'économie Laurent Perbos

«Je veux que mon portrait sorte d'une boîte de fromages»

Détenteur de plusieurs records du monde – dont celui du nombre de bonnets mis sur tête (51) -, concepteur de cibles de fléchettes gagnantes, de tables de ping-pong modifiées et de ballons de football surréalistes, Laurent Perbos, plasticien volontiers ironique, se joue du sport et de ses défis. Et cultive son art avec la rigueur d'un athlète de haut niveau.

Peux-tu nous parler de tes records du monde? Je détiens plusieurs records du monde. Par ce biais, je tente de montrer que chaque individu est exceptionnel, il suffit juste de savoir en quoi. De façon obsessionnelle, je répète, amplifie un acte ordinaire, aussi simple que celui de mettre un chapeau par exemple, afin que le résultat devienne à son tour contraire à l'usage, hors du commun, insolite. Je transgresse l'acte de valeur, l'action difficile et digne d'admiration, l'exploit, en métamorphosant l'acte dit «banal». Le record n'est autre que la matérialisation d'un acte ordinaire exagéré. L'histoire des records du monde que je développe dans mon travail est une métaphore de l'œuvre d'art. Certaines caractéristiques du record sont en tous points similaires à celles de l'œuvre d'art: unique, exclusif, rare, insolite... Mes pièces sont quand même plus des œuvres que des records, la prouesse n'est qu'un mobile pour produire de l'art. Donc pour produire il faut que je batte les records précédents, c'est un peu le but du jeu.

Que vient faire le football dans l'histoire de ton art? Ce qui est intéressant dans le football, c'est que beaucoup de gens s'y intéressent. Le football, c'est de la fausse démocratie. C'est un dialogue, qui tourne parfois à l'engueulade, devant des milliers de personnes impuissantes. L'art offre toutes les libertés. Notre environnement devient un immense terrain de jeu où l'on peut intervenir sur tout et à tout moment. Le fait d'être artiste me donne tous les droits. Il est plus facile pour un artiste d'être Maradona que pour un footballeur d'être peintre. Dans ma pratique, j'opère une récupération des jeux ou des jouets déjà existants comme les ballons de football, dont je détourne les codes. Le spectateur se voit proposer des jeux, a priori bien définis, qui, à un moment donné, s'éloignent de leurs buts, transgressent leurs règles et proposent une autre réflexion sur les notions d'échec, de compétitivité, de divertissement ou de travail. Le ballon est la pièce centrale du jeu: un élément d'échange en soi qui permet à tous les spectateurs de participer à l'œuvre, un forum où chacun a la possibilité de s'exprimer.

A quoi tu joues, alors, avec tes ballons de foot? Contrairement à une œuvre originale, la forme familière du ballon de football évite au spectateur un temps de décryptage de ce qu'il perçoit. Lorsque l'on transforme une caractéristique comme la taille ou le poids du ballon de football, on obtient un objet commun «corrompu», «troublé», «trahi» qui

projette directement le spectateur dans une situation surréaliste. La métamorphose de signes connus qui se court-circuitent construit un langage particulier, fondé sur un jeu d'images: la poésie. Au delà des aspects formels, je tente de faire des œuvres poétiques.

Comment ont-ils été conçus? La série des ballons est née en Hongrie, plus précisément à Budapest. J'y étais en résidence pour plusieurs mois. Dans l'atelier d'un artiste hongrois je suis tombé sur un ballon de football fabriqué en toile, celle des tableaux. Ce ballon était remarquablement bien réalisé, il avait la facture d'un produit industrialisé. Je me suis renseigné et j'ai appris qu'il avait été conçu par l'entreprise qui fabrique les ballons officiels du championnat hongrois. A partir de ce moment les idées ont explosé. Un petit pour commencer: le «Ballon2» et dans la foulée «le plus long ballon du monde». Ce dernier a été vendu en 2004 au Domaine de Chamarande lors de l'exposition «Sportivement vôtre». Il faut aujourd'hui que je relève ce nouveau défi et que je batte ce record. Une nouvelle pièce en résultera et sera le nouveau ballon le plus long du monde.

Que t'inspirait le football quand tu étais enfant? Au delà du plaisir de jouer, de se retrouver entre amis et de partager des moments d'intense bonheur, le football était le moyen d'atteindre ce but ultime: se retrouver, un jour, en photo, sur un petit morceau d'autocollant d'environ 8 x 5 cm, à l'intérieur d'une fameuse boîte de fromage, pour finir, enfin, collé sur la porte du frigo. Ces vignettes ne représentaient pour moi que d'illustres inconnus, mais lorsque je me suis aperçu que ces inconnus étaient sacrés, à jamais, sur le frigo de la cuisine, ma vie prenait un tournant, j'avais un but: je veux que mon portrait sorte d'une boîte de fromages. La version contemporaine du classique « autoportrait ». De là est née «la série des sportifs» (11 vignettes autocollantes) où je me suis substitué à différents sportifs en reprenant les codes des vignettes Panini ou de celles que l'on trouve dans les boîtes de fromage La Vache Qui Rit. Comme si j'étais Eric Cantona.

Eric Cantona est un joueur souvent cité en référence par les artistes... Au delà du talentueux footballeur, il reste, dans ma mémoire, cette grande gueule, qui, lors d'une émission télévisée à quand même dit trois fois de suite à un journaliste invité sur le plateau: «Je vous pisse au cul, Monsieur, je vous pisse au cul».

– propos recueillis par Valérie Paillé

EXERGUE :

«Il est plus facile pour un artiste d'être Maradona que pour un footballeur d'être peintre»

L. Perbos

ENCADRE

La Beauté du Geste

«La Quinzaine de l'entorse », « Les mondes du ballon rond », « Sportivement vôtre »... On ne compte plus les expositions d'art contemporain inspirées par le sport. Alerté par « l'extrême porosité de ces deux réalités (l'art et le sport) et leur interpénétration grandissante au cours de ces quinze dernières années », le critique d'art Jean-Marc Huitorel leur consacre un ouvrage de référence. «Le sport a cette capacité à s'ouvrir sur d'autres réseaux d'expérience, et en tout premier lieu celle de l'art ». Pas moins d'une centaine d'artistes, dont les œuvres parsèment le livre, sont là pour en témoigner. Truchements, détournements, infiltrations, petits ponts, grands ponts, le sport leur inspire toutes sortes de figures de style, passées à la loupe par Huitorel. Racines, images, analogies, performances, mythes et idéologies y sont savamment tracés, comme pour mieux marquer un tournant dans le rapport des deux univers de l'art et du sport. Devenu un primat de la réalité sociale, dans les pratiques comme dans la représentation, le sport, jusqu'alors aspiré par l'art contemporain, l'invite à sa fête. Avec trente millions d'euros alloués pour une exposition consacrée exclusivement au football (lire ci-après), la coupe du monde 2006 s'offre, pour la première fois de son histoire, un événement artistique d'une envergure sans précédent. Comme pour asseoir sa position sociale (et/ou blanchir son argent?) le football s'ancre dans un nouveau champ de représentation. «Le sport et l'art font partie du même monde, mais à un moment où l'art subit la dictature de l'entertainment, c'est sa capacité de résistance qui est testée.» - VP

Lire : La Beauté du Geste, de J-M Huitorel, Editions du Regard, 40 euros.

En remettre une couche

Longtemps l'art a consisté à en remettre une couche. C'était par exemple, et littéralement, une possible définition de la peinture. De la sculpture tout autant puisqu'il s'agissait encore d'ajouter quelque chose à l'état du réel. Certes, les artistes ont fini par s'inquiéter de la pléthore et plusieurs se sont interrogés sur l'opportunité qu'il y avait à augmenter d'objets supplémentaires un monde déjà fort saturé. Ainsi naquit le ready made. Tout étant donné par avance, le jeu allait désormais consister à déplacer ; et l'art s'évaluerait alors à la qualité de ce déplacement. Puis Yves Klein et les artistes conceptuels avancèrent que c'était encore trop, que le vide valait en lui-même et que les idées, les attitudes tout autant, pouvaient devenir formes. Au croisement des soucis de ne pas en rajouter et de ne rien perdre est né l'art d'accommoder les restes. C'est cette pratique qui domine le dernier quart du 20^è siècle et le début du 21^è. Recyclages et citations, performances et interactivité, mixage et détournements. À la table rase révolutionnaire des avant-gardes a succédé un réformisme de bon aloi, bougrement intelligent, parfois drôle, et dont l'objectif avoué serait de déchiffrer le monde plutôt que de le changer ; de le révéler pour mieux s'en désaliéner. C'est sur cette extension du ready made assisté que se fondent l'attitude et la pratique de Laurent Perbos.

En rajouter, ce n'est pourtant pas ce qui le gêne, lui qui battit quelques records du monde, et non des moindres : celui du plus grand nombre de petits pois mis côte à côte (551980), par exemple, ou bien encore celui du plus grand nombre de bonnets mis sur tête (51). En rajouter, mais avec l'existant : l'existant du monde, l'existant de l'art. Les colonnes sans fin, c'est long, surtout à la fin. Dans le genre « extension du réel », on retiendra encore de lui Le plus long ballon du monde (220 cm), obtenu de l'étirement d'un ballon de football en cuir cousu main. Il en a produit une version intermédiaire sous la forme d'une gélule (une sorte de double ballon). Cet objet improbable montre, si besoin était, qu'on peut toujours faire mieux, que ce monde est amendable et que les artistes ont du pain sur la planche. Spécialiste du jeu stupide et amateur de records idiots, candidat à la gloire, Laurent Perbos revendique tout cela haut et fort. Alors que d'aucuns appuient là où ça fait mal, lui aurait plutôt tendance à tirer, à vriller, à gauchir. À jeu de con, jeu de plus con. Et à cette surenchère, quel meilleur terrain que celui des sports ? Pas une discipline qu'il n'ait pratiquée, fût-ce sous la forme d'images, dans cette série de vignettes Panini où on le voit sous les traits de tous les sportifs possibles (et pas seulement des sportifs). Quel meilleur terrain d'exercice, en effet, que celui de ces pratiques du leurre et du simulacre, dénuées de significations autres que celle d'une économie de la perte, d'un corps fonctionnant à vide, dans la seule ivresse de fonctionner, précisément. Nulle alternative métaphysique, nul impératif de survie par l'attaque ou la défense. De la performance à l'état pur, sans autre

objet qu'elle-même. Un vertige. Et cependant, quelle ampleur sociale, économique, anthropologique ! Quel miroir du monde, cela même qui, précisément, fait du monde un pur miroir !

Parmi les nombreuses transformations que Laurent Perbos a fait subir à la table de ping-pong (console, cylindre, sans parler des hybrides quand il l'associe à une piste de skate ou à un panier de basket), il en est deux qui méritent qu'on s'y arrête. La première, désormais installée à l'Université d'Aix en Provence, est un bon exemple de ready made assisté. Il s'agit d'une de ces tables en béton, prévues pour l'espace public, et que l'artiste a sensiblement « améliorée ». En effet, afin de résoudre la question des raquettes (qu'on n'a pas toujours sur soi), et pour en éviter le vol, il a imaginé de fixer celles-ci à la table par un système de câbles en acier. La seconde, bien différente de cette vision grinçante du loisir sécuritaire (pléonasme ?), s'intitule Sauvetage (2002) et annonce, d'une certaine manière Aire, la pièce principale du dispositif d'Aix. Elle consiste en une table de ping-pong en carton mouillé qui, portée par des sangles, s'ondule. Elle est alors résinée, afin de la durcir, puis rendue disponible au jeu, un jeu que sa forme nouvelle, évidemment, modifie. Sauvée, en effet, du naufrage des habitudes et des règles établies, mais en même temps livrée aux caprices des renouvellements permanents, de l'inextinguible faim de neuf et d'amusements inédits qui fondent l'avancée du monde. Mais c'est aussi comme un tapis volant, comme est tapis volant ce terrain de tennis qui s'est posé, l'espace de quelques semaines, sur le parvis du Centre des Sciences et Lettres de l'Université de Provence. Réalisé en gazon synthétique, il est suffisamment solide pour qu'on le foule et suffisamment souple pour épouser les reliefs de l'endroit. Ce ready made assisté (ready made dans le matériau et le déplacement, assisté en ce qu'il est un artefact produit pour l'occasion, une imitation de surface à jouer) fonctionne à double vitesse. Lieu d'échanges (on peut y jouer, mais à quel jeu sur une telle surface ?), et de déambulation (forcément), il évoque les jardins d'Athènes où Socrate enseignait à ses disciples en se promenant et... en leur renvoyant la balle. Par le biais de l'image sportive, l'espace public s'ouvre ainsi plaisamment aux vertus de l'agora. Mais ce serait sous estimer notre artiste que de plomber son intervention par cette seule métaphore. Perbos avait songé, un temps, à faire flotter ce court de tennis sur la mer. De la falaise on l'aurait perçu comme un tableau abstrait (hommage à Bertrand Lavier) à la dérive. Mais finalement, avant même de se poser sur les flots, l'objet s'est envolé pour mieux atterrir là où les hasards du vent en ont décidé (l'esprit souffle où il veut). La peinture, libérée des raideurs du tableau, s'est ainsi fixée sur le petit bout de monde qui se trouvait là. C'est sa fonction actuelle que de se faire volatile et inassignable, irréductible à un support unique. En remettre une couche, avez-vous dit ?

Strasbourg, L'IDA développe depuis plusieurs années un axe de travail concrétisé par l'accueil d'artistes à l'Université sous forme de résidences ou de projets. En ce début d'année 2005, et pour l'une de ses dernières manifestations, l'IDA a choisi d'inviter Laurent PERBOS, un artiste plasticien dont le travail s'inscrit parfaitement dans les buts de l'association. Sa pratique inventive et actuelle est en effet propre à favoriser la mise en contact des étudiants avec une démarche artistique exigeante, mais qui demeure accessible à tous, en sachant susciter tout à la fois le ludique, la contemplation et la réflexion.

Laurent PERBOS, artiste plasticien, travaille à partir d'activités sociales de masse, issues d'une culture populaire, tels les jeux et le sport. Il installe ici, dans la Faculté des Lettres d'Aix-en-Provence, deux « objets/lieux », Aire, un terrain de tennis de gazon synthétique posé au sol comme s'il avait « atterri » sur le parvis de l'Université, et, près de la cafétéria étudiante, Un autre état d'esprit, une table de ping-pong/sculpture, parfaitement « jouable ». Aire nous incite à porter un regard neuf sur l'agencement structurel des bâtiments, sur le bétonnage de nos espaces, sur nos parcours. Le terrain de tennis opère un rappel de la compétition, avec ses enjeux économiques masqués sous le divertissement. Il devient en ce sens une métaphore visuelle de l'esprit de concurrence sous-jacent aux activités de l'Université, en attente des compétitions féroces de la vie sociale... Un autre état d'esprit, avec ses raquettes anti-vol et sa table inamovible, insiste sur la civilité nécessaire au partage du jeu. L'activation contraignante de l'œuvre nous suggère de porter une interrogation sur nos actions et nos plaisirs en relation aux espaces sécurisés et sécuritaires.

Au-delà de ces exemples de réflexion auxquels ces deux objets/lieux réalisés par Laurent PERBOS nous convient, ces œuvres se vivront, sans nul doute, comme de véritables espaces de jeux et de repos, des « aires » de confrontations symboliques et de relations authentiques.

Sylvie Coellier

D'un cours à l'autre

Les œuvres présentées par Laurent Perbos à la Faculté des Lettres et Sciences humaines d'Aix-en-Provence transforment ce site immense en un lieu d'exposition ouvert à l'expérimentation. Ludiques et créatives, elles peuvent, dans un premier temps, surprendre ou amuser, tant leurs couleurs vives verte et bleue contrastent avec les tonalités plus nuancées et ensoleillées de la structure où elles sont accueillies. Cependant, les formes simples et géométriques du court de tennis et de la table de ping-pong ne sont pas sans rappeler celles de l'architecture en place et manifester le même désir d'aménager des espaces où il est possible de rencontrer l'autre comme de se dépasser soi-même. Discrètes ou imposantes, ces sculptures se situent à l'intersection des chemins les plus fréquemment empruntés par les étudiants : la cafétéria ou le parvis d'entrée, et exposent des préoccupations communes à la recherche universitaire et à la réflexion artistique. En effet, loin de s'intéresser à la discipline mais davantage à la pluridisciplinarité, l'artiste souligne les échanges intellectuels et humains encouragés par l'Université, en même temps qu'il les révèle dans son propre travail. L'assimilation des œuvres au lieu transforme ce carrefour de savoirs et d'informations en un terrain de jeu, voire en une cour de récréation, où chacun peut se confronter à l'autre, le temps d'une rencontre. L'utilisation de jeux simples et connus n'est pas une tentative faite par Laurent Perbos pour réinventer la table de ping-pong ou le terrain de tennis, mais pour y ouvrir des espaces insolites de communication. Car le langage plastique qu'il élabore témoigne de l'attention qu'il porte à ses contemporains : « Je m'intéresse au sport » dit-il, « parce que les gens s'intéressent au sport ». Conscient de la multitude de réseaux et de liens sociaux que tissent la pratique ou la passion d'une activité sportive ou intellectuelle, il crée des œuvres qui peuvent être exposées partout et partagées par tous. Interactives, elles relèvent dans une certaine mesure d'une esthétique dite « relationnelle ». Elles cherchent autant à éveiller le corps que l'esprit des spectateurs en les invitant à restituer mentalement le sens des zones ludiques qu'ils traversent, de façon à en réveiller la richesse métaphorique.

Minimaliste et géométrique, l'œuvre intitulée *Un autre état d'esprit* (1998) est issue d'une série de plusieurs « tables de ping-pong », dont la déclinaison révèle la spécificité de chacune. Ici la couleur bleue représente un espace de jeu professionnel où l'artiste se réapproprie et détourne les codes et modes de (re)présentations traditionnelles et habituellement requis pour un pareil objet. D'une facture simple et usiné, elle semble inscrire le travail de Laurent Perbos dans la filiation des ready mades de Marcel Duchamp. Mais la table de jeu - contrairement à l'objet détourné - n'est pas ici le fait d'une transposition d'un produit industriel en œuvre d'art. Fabriquée manuellement elle se joue de cette idée de détournement, puisque étant une sculpture avant d'être un article destiné à la vente, elle en inverse le principe. Le titre *Un autre état d'esprit* donne un indice sur la réflexion menée par l'artiste lors de la création de cet espace de

jeu, où les règles interrogent moins nos capacités à les dépasser que nos aptitudes à les repenser. Loin d'abonder dans le sens d'une société de consommation futile et gadgetisée, et conscient de la mutation des rapports humains qu'elle entraîne, il cherche à mobiliser notre attention sur l'infantilisation grandissante et l'insatisfaction permanente qu'engendre l'incessante poursuite de la nouveauté. La table ici exposée avec le souci d'éviter aux joueurs de chercher, ou de perdre, les raquettes voit ces dernières attachées à la table par un câble métallique, dont la longueur suffisante permet tout de même de se déplacer et de jouer. Efficace mais contraignant, ce dispositif sous-entend également la possibilité de se protéger d'un vol éventuel. Situé non loin de la structure principale, le distributeur de balles, payant, souligne non plus l'altruisme du concepteur, mais un état d'esprit qui oppose à la gratuité et à la générosité d'un échange sportif la logique financière et intéressée de la société de consommation. Le jeu nous met physiquement à l'épreuve des codes sécuritaires qui président aux relations de notre société actuelle.

Parachevant une série d'œuvres réunies autour de la thématique sportive, Aire (2004) est à l'image de la confrontation mais aussi de la rencontre entre l'univers de l'artiste et celui – également expérimental – de la Faculté. Environnementale, cette installation réalisée in situ s'étend comme un voile dont la surface malléable couvre et révèle simultanément la singularité du lieu. La reprise quasi à l'identique des dimensions réelles d'un court de tennis et de la couleur verte de la pelouse permet une appréhension immédiate de l'œuvre et une projection tout aussi instantanée dans une situation manifestement surréaliste. A travers elle, l'artiste opère un glissement des cours au court et suggère aux regardeurs de mener une expérience similaire sur le terrain qu'elle dessine, comme dans la vie de tous les jours. La présence de cette œuvre devant le hall principal ne dresse pas une nouvelle signalétique de l'entrée ou de la sortie d'un univers en particulier mais appelle le monde extérieur. Sa verte pelouse introduit une parenthèse poétique et colorée qui n'est pas sans nous entraîner dans une réflexion sur la relation de chacun à l'environnement. Semblable à une aire de repos, elle peut être appréhendée comme une respiration nécessaire au milieu d'une architecture bétonnée. Ainsi, invité à recréer selon ses propres aspirations les règles du jeu auquel il participe, le spectateur est également incité à prendre une part active dans sa propre existence.

CRÉATION CONTEMPORAINE

Titre :

Les olympiades absurdes de Laurent Perbos

Chapô : L'humour et la dérision désignent chez Laurent Perbos un mouvement perpétuel de retraite et d'offensive, face à la nébuleuse du « tout culturel ». Mariant le familier et l'étonnant, l'art et le jeu, ses œuvres cultivent le faux rebond pour désacraliser le rôle de l'artiste.

Aujourd'hui satellite actif de la planète Marseille, Laurent Perbos a d'abord occupé le terrain bordelais. Il pourrait même être l'un des représentants d'une scène tonique et enthousiaste, aux côtés de Frédéric Lathéradé et Sébastien Blanco (les deux autres membres fondateurs de l'association Zébra 3 qui pilote l'aventure Buy-Sellf1), mais aussi de Bertrand Peret ou, à sa manière, d'Olivier Paulin, autres acteurs locaux hauts en couleurs et en verve. Ces personnages ont en commun d'être passés par l'école des Beaux-Arts de Bordeaux, au moment où Guadalupe Echevarria en prenait la direction, donnant alors un nouveau souffle et de réelles ambitions à cette institution municipale.

Dandy painting

Étudiant, Laurent Perbos s'essaie à la peinture, admettant tôt, non sans fair-play, ses faiblesses en la matière. Il ne s'obstine pas moins à entretenir son souhait, convoitant la réussite de certains, tout en se persuadant de faire le bon choix. Comment être peintre lorsqu'à l'évidence on ne possède pas une mesure de talent ? Devenu stratège, l'artiste contourne alors le problème épineux du « quoi peindre ? » en utilisant volontiers la dérision comme liant à l'assemblage chaotique des propositions. Le créateur se fait usurpateur assumé et le fantasque effleure le grotesque. Ainsi naît une compilation loufoque de copies de tableaux visibles dans des films (Peintures vues dans les films, 1997), de même que la création d'un concours de peinture lui permet de présenter « le plus beau tableau » lors de l'exposition Art. 425 à la galerie du Triangle (galerie de l'école des Beaux-Arts de Bordeaux), lui évitant ainsi de devoir assumer la tâche ingrate de l'exécution. Tout en parodiant un statut de peintre, l'artiste-dandy évacue totalement l'idée du sujet et de son traitement. Faut-il y voir une nouvelle approche d'un conformisme tactique ? Il s'agit surtout d'un moyen de dénoncer avec humour la vanité de certaines pratiques avant de s'attaquer, sur le même mode, au mythe de la reconnaissance et de l'accès au succès. Dès lors, un cortège d'exploits dans des catégories absurdes catapulte l'artiste au rang de héros pour qui « un record n'est autre qu'un acte ordinaire exagéré » : le plus grand nombre de bobs sur la tête ou de blousons enfilés les uns sur les autres, le plus grand nombre de petits pois alignés, pour n'en citer que trois... Le succès est immédiat et Laurent Perbos enchaîne record sur record durant

quelques années, puis les décline sur de nombreux supports afin d'asseoir leur diffusion. Débute alors un index de mises en scènes de soi, où la dérision sert de rempart à la pudeur (The walk of fame, 1996). On retrouve ce procédé bouffon dans une œuvre récente, Autoportrait, 2004, où l'artiste apparaît à son ordinaire, coiffé cependant d'un casque en cheveux, renvoyant le personnage à son environnement burlesque et, par là, en verrouillant l'introspection. La nudité que l'exercice de l'autoportrait appelle reste inaccessible, et là encore, la règle d'un jeu vole en éclats.

Art participatif

C'est encore en utilisant l'humour, mais cette fois teinté d'une pointe de cynisme, que Laurent Perbos détourne certains objets courants pour les inscrire dans une réflexion sur la sculpture contemporaine. Afin d'évoquer la place de l'art dans un « tout culturel », il décide de s'attarder sur un objet universel, immédiatement identifiable, exemplaire dans sa simplicité et dans sa popularité, tout à la fois élément de loisir et théâtre d'épreuves olympiques : la table de ping-pong. Détourné de plusieurs manières, l'objet conserve cependant ses codes les plus évidents et n'interdit jamais le jeu. Près d'une demi-douzaine de ces sculptures existe (Un autre état d'esprit, 1999, Console, 2002, Ping Pong Pipe, 2003, Sauvetage, 2002, M. J. C., 2003, J. O. , 2003) chacune renvoyant le joueur à sa distraction par le truchement du faux rebond et rend improbable toute pratique habituelle. Cette série d'œuvres exprime ainsi ce que pourrait être l'art aujourd'hui : d'abord familier voire banal, praticable et participatif, il permet finalement de repenser la manière d'appréhender notre environnement. En recherchant la place que l'artiste occupe aujourd'hui, Laurent Perbos découvre la valeur de l'idiotie telle que la décrivent le cinéaste Lars Von Trier ou le critique d'art Jean-Yves Jouannais² : souvent décalée, parfois joyeuse, et finalement presque toujours pertinente.

NOTES

¹ Catalogue de vente par correspondance d'œuvres contemporaines créé pour aider de jeunes artistes à diffuser leur travail. Réunissant principalement des objets qui sont ensuite exposés, Buy-Sellf accueille aussi dans ses pages l'édition d'art et la musique indépendante.

² Auteur de L'idiotie, art, vie, politique-méthode, Beaux-Arts magazine / livres, Paris, 2003.

Le 18 janvier 1997, à Bordeaux, France, est réalisé le record du monde du plus grand nombre de bonnets mis sur la tête, soit 51 bonnets. Ce jour là, le record du plus grand nombre de blousons portés les uns sur les autres est aussi établi avec 37 blousons.